

Guillaume Pigeard de Gurbert, *La Morale*, Limoges, Éd. Lambert-Lucas, coll. « Les notions par les textes », 2019, 162 p., 20 €.

« La morale est-elle un objet de philosophie possible ? », telle est la question à laquelle vise à répondre ce recueil de textes commentés d'une collection destinée aux étudiants candidats à des concours.

Le premier chapitre, « Savoir et sagesse », met en relief plusieurs textes d'Aristote montrant qu'un acte moral est le produit d'une décision volontaire et que l'exercice de la vertu se déploie dans la temporalité : « on déduit en raison, mais on agit dans le temps » (p. 29). Si le Bien apparaît comme l'ennemi du Mieux (p. 31), Descartes nous rappelle que nous n'agirions jamais si nous devons attendre de concevoir clairement et distinctement la valeur morale de nos actions. D'autant plus que, comme l'indique V. Jankélévitch, le vice peut faire apparaître odieux le désirable et le louable. Il convient donc, dans l'impossibilité de discerner les vraies opinions, de suivre les plus probables. On ne peut espérer non plus une totale convergence entre morale et politique, la première établissant des « préceptes » et laissant la seconde à son irréductible contingence. Un extrait du *Gorgias* rappelle les vertus du dialogue dans le domaine des relations interpersonnelles.

Les rapports entre sociabilité et moralité conduisent ensuite à mesurer le retentissement dans chaque conscience individuelle de la voix de la collectivité. Bergson, Hume, Dostoïevski illustrent, de manières variées, cette relation entre les normes sociales et les réactions d'adhésion ou de rejet qu'elles suscitent. Si le Bien brille de son unité absolue, la pluralité des normes sociales fait que le juste se décline *in concreto*, selon les temps et les lieux, et ne saurait s'identifier à un modèle unique. Le thème du « respect de soi » (p. 69 *sq.*) emprunte beaucoup aux écrits de Kant, notamment dans le texte consacré à la « mauvaise conscience ». Dans un acte librement posé, je peux souffrir d'avoir choisi mon bonheur au détriment de mon devoir moral. Ce choix a pu me conduire à me servir d'autrui

pour parvenir à mes fins. Or, traiter autrui comme une chose représente la faute imprescriptible.

Les frontières entre le Bien et le Mal restent toutefois malaisées à tracer avec précision. Platon lui-même, dans *La République*, fait remarquer que, pour accomplir un forfait, une bande de vauriens, par exemple, requiert de chacun un certain sens du juste, sans quoi, ils ne s'épargneraient pas entre eux (p. 85). Un autre texte de Platon rappelle l'analyse célèbre de l'âme du juste dans laquelle « gouverne la partie dont c'est la fonction de gouverner » (p. 87), tandis que c'est la partie désirante qui remplit cette fonction dans l'âme injuste. « Le sens de l'altérité » (p. 92) constitue une des dimensions importantes de l'agir moral. Levinas insiste fortement sur cette vérité : autrui, par sa seule présence, m'oblige et c'est par lui que la morale arrive jusqu'à moi. Cette intuition conduit jusqu'à Dieu. En effet, l'infini précède le visage de l'autre, en ce que celui-ci est présent à l'idée d'infini, « présupposée elle-même dans la finitude de celui qui doute, chez Descartes » (p. 104).

La dernière partie de l'ouvrage aborde le redoutable problème du Mal. Sans surprise, sont mobilisés des textes de Leibniz et de Kant. Au sein « du meilleur des mondes possibles », la finitude de l'esprit humain dresse entre le réel et lui comme un « angle » qui ne lui permet de saisir clairement « qu'une infime partie de l'immensité et de l'éternité » (p. 111). Si, par ailleurs, Dieu avait voulu préserver l'individu de toute erreur, il aurait été conduit à le priver de ses sens et de ses organes, entraînant sa destruction en tant qu'être humain. Dans la perspective kantienne, le libre arbitre représente le fondement subjectif rendant possible le fait de commettre le mal. La question de la « généalogie de la morale » réserve enfin une large place aux thèses nietzschéennes. Ainsi, le châtement, infligé par l'autorité sociale, a réussi, « contre les vieux instincts de liberté, à faire se retourner tous les instincts de l'homme sauvage, libre et vagabond contre lui-même » (p. 125). La mauvaise conscience est née, rendant l'homme « malade de lui-même ». Une attention particulière est également accordée à *La Question juive* de Marx, contestant la portée universelle de la « Déclaration des droits de l'homme » pour y voir une défense des droits des membres de la société bourgeoise, révélatrice d'un indiscutable égoïsme de classe. Le livre s'achève sur une liste détaillée des outils pédagogiques nécessaires à toute étude sérieuse des textes philosophiques.

On ne peut que recommander l'utilisation d'un ouvrage qui se propose d'inculquer et de généraliser une analyse méthodique et approfondie des écrits fondateurs de la réflexion philosophique, dont il fournit une présentation claire et judicieuse.

Jean DUBRAY